

## LIBERTÉ ET RAISONNEMENT

Si nous examinons le problème de la liberté spirituelle dans le cadre d'une discussion entre deux interlocuteurs, nous pouvons considérer comme des manifestations de la liberté, d'une part, l'attitude de celui qui invente soit des arguments à l'appui de sa thèse soit des objections contre la thèse adverse et, d'autre part, le comportement de celui qui se contente d'accorder ou de refuser son adhésion aux thèses qu'on lui présente. A la liberté d'invention, fondement de l'originalité, ferait pendant la liberté d'adhésion, fondement d'une communauté des esprits.

La liberté d'invention échappe aux prises du philosophe analytique car, dans la mesure où l'on parvient à la mettre en formules, elle perd, à la fois, et son originalité et son attrait. L'investigation de la liberté d'invention consiste à la réduire en mécanismes, qui peuvent satisfaire le psychologue, mais qui ne peuvent contenter le philosophe : celui-ci se verra, tout simplement, obligé de réduire le champ de la liberté, en faisant reculer celle-ci un peu plus loin, au delà des régularités admises.

L'histoire de la philosophie fourmille surtout d'études consacrées au problème de l'adhésion, et particulièrement aux preuves visant à l'obtenir. L'usage de la preuve peut, en effet, être considéré comme une tentative de réduire le refus d'adhérer, de forcer l'indiscipline de tout esprit anarchique à se soumettre à l'ordre éminent sur lequel on lui demande de s'aligner. Le fait de participer à cette communion des esprits, au sein d'un ordre doué, par la philosophie classique, de toutes les perfections, introduira l'être soumis dans la société des personnes raison-

nables, vertueuses et heureuses, et lui procurera la *vraie liberté*, opposée à la licence de l'insoumis, qu'il faut convertir par la persuasion, sinon par la violence. La liberté d'adhérer ou de ne pas adhérer fait place à la liberté résultant de l'adhésion<sup>1</sup>. On réduira l'importance de la liberté préalable à l'adhésion pour magnifier la liberté que l'on réalise en s'identifiant avec l'ordre parfait, où vrai et bien se confondent. Un pareil système, qu'on le conçoive sous la forme d'un naturalisme, d'un rationalisme ou d'un intuitionnisme — qui diffèrent par les moyens qu'ils proposent pour atteindre cet ordre unique — se caractérise par une extension, à tout le domaine de la connaissance, tant pratique que théorique, de l'unicité de la vérité, universelle et éternelle. S'il existe un critère objectif de ce qui vaut, dans tous les domaines, la liberté de l'individu, distincte de celle qui résulte de son identification avec l'ordre parfait, passe à l'arrière-plan, et n'est appréciée que dans la mesure où elle permet la réalisation de la liberté idéale ; l'invention ne vaut que comme découverte, l'adhésion s'efface devant la vérité. L'individu ne réalise sa destinée humaine qu'en suivant la nature, en se conformant à la raison ou en se perdant en Dieu. Ses caractéristiques subjectives sont, par le fait même, aberrantes : son imagination, ses passions, le conduisent à l'erreur, au vice. Le rôle de l'éducation est de standardiser, de créer une communauté d'hommes formés sur un même moule, communauté que l'on veut, parfois, universelle, et que, parfois, on réduit au groupe des élus, seuls capables de réaliser la liberté idéale.

L'utilisation abusive de la « méthode géométrique » qui, partant des évidences et procédant par évidences, prétendait pouvoir s'appliquer à toute problématique humaine, n'a pas manqué de provoquer une réaction en sens contraire. Le rejet des critères objectifs, en toute matière, revalorisant, à la fois, la liberté d'invention et la liberté d'adhésion, a fait de l'individu

<sup>1</sup> Cf. Ch. PERELMAN, *Les deux problèmes de la liberté humaine*, dans les « Actes du X<sup>me</sup> Congrès International de Philosophie », Amsterdam 1949, pp. 580-582.

humain, dans son unicité, l'élément central de la philosophie. Au lieu d'intégrer l'homme dans la nature, de le concevoir comme une incarnation de la raison ou une créature soumise à la volonté divine, le nouvel « humanisme » nie Dieu, rejette les cadres, jugés trop étriqués, du rationalisme et fait de l'homme le créateur de l'ordre naturel. Cette conception, qui émancipe l'homme de tout critère qui lui soit extérieur, qui voit dans la liberté individuelle le fondement de toute valeur et la valeur suprême, ne trouve des modèles, à la mesure de l'être à l'orgueil démesuré, que dans l'Un de Plotin ou le Dieu de Descartes. Mais l'homme, infiniment libre, et isolé par là de toute communauté, reste chargé de la tâche inhumaine de donner, seul, un sens à son existence.

Alors que le monisme antérieur, en généralisant l'idéal scientifique à l'ensemble des problèmes humains, négligeait les particularités individuelles, si ce n'est pour les combattre, le pluralisme outrancier de ses adversaires néglige tout ce qui fournit un fondement à la communauté humaine et se distingue par un mépris caractérisé de toute préoccupation scientifique fondée sur l'idéal d'une vérité universellement valable. Si, d'une part, le caractère contraignant des preuves ne laissait d'autre alternative à la volonté humaine que d'adhérer aux conclusions d'un raisonnement jugé irréfutable, et supprimait l'arbitraire de l'individu, par contre l'affirmation de l'illimitation de la liberté humaine désoriente l'individu en lui imposant, non seulement l'obligation de choisir, mais encore celle de constituer, en les tirant de son propre fonds, les raisons de son choix. En adhérant à l'une de ces deux conceptions extrêmes, on se trouve balancé entre des raisons tellement contraignantes qu'elles enlèvent toute liberté de décision et une liberté si absolue qu'elle ne permet qu'une décision sans raisons.

Par la distinction, devenue classique, des jugements de réalité et des jugements de valeur, plusieurs philosophes ont cherché à éviter ce dilemme qui les coinçait entre un rationalisme et un irrationalisme, tous deux intransigeants. L'expérience ne nous fait-elle pas connaître l'existence de deux

domaines différents, celui de la science théorique et celui de l'activité pratique, dont le premier vise le vrai, à l'aide de données jugées objectivement valables et de raisonnements, de forme logique, parfaitement contraignants, et dont le deuxième cherche l'adhésion au préférable, à l'aide d'arguments, de raisons qui ne sont jamais tellement évidentes qu'elles ne laissent à l'auditeur une large marge d'appréciation, une liberté de décision, qui font de son adhésion un acte dont le sujet doit porter la responsabilité ? Alors que, dans le domaine de la connaissance scientifique, l'individu s'effacerait devant les faits et les évidences, dans la connaissance pratique sa liberté de décision viendrait, chaque fois, à l'appui des raisons qui justifient son attitude.

Mais quels sont ces raisonnements qui justifient notre conduite sans la déterminer, qui nous laissent notre liberté de décision, sans pourtant nous faire paraître nos choix absurdes et sans raison ? Alors que de nombreux ouvrages consacrés à la logique et à la méthode scientifique nous ont permis de mieux connaître le mécanisme de nos raisonnements dans le domaine de la connaissance théorique, il n'existe pas d'ouvrages contemporains donnant une idée comparable de la logique des jugements de valeur. Plus même. La notion de *jugement de valeur* est tellement controversée, et tellement confuse, que son usage nécessite, chaque fois, un débat préalable sur sa signification. Mais si les modernes, emportés par les illusions du rationalisme, propagées grâce aux progrès de la connaissance scientifique, ont négligé l'étude de l'argumentation visant l'adhésion à ce que l'on présente comme préférable, nous trouvons, dans l'héritage de l'antiquité classique, des ouvrages qui répondent à nos préoccupations dans ce domaine : il s'agit d'ouvrages consacrés à la rhétorique, dont le plus remarquable est la *Rhétorique* d'Aristote.

Actuellement, on identifie la rhétorique avec l'étude des figures de style, et on ne voit pas en quoi cela peut intéresser le philosophe. On oublie que, d'après une tradition séculaire, la rhétorique se propose de persuader, de gagner l'adhésion d'au-

trui, à l'aide d'une argumentation qui concerne le préférable. L'étude de la rhétorique, conçue comme une logique des jugements de valeur, portant non sur le vrai, mais sur le préférable, où l'adhésion de l'homme n'est pas simplement soumission, mais décision et engagement, introduirait un nouvel élément dans la théorie de la connaissance, et ne limiterait pas le débat à l'acceptation entière d'un rationalisme inspiré des procédures scientifiques ou à son rejet complet <sup>1</sup>.

L'introduction d'une technique intellectuelle qui permettrait de rompre les cadres de l'alternative « objectivisme sans sujet » ou « subjectivisme sans objet » ne peut que contribuer d'une façon appréciable à la compréhension des conditions d'exercice de notre liberté spirituelle.

Chaïm PERELMAN (Bruxelles).

<sup>1</sup> Cf. Ch. PERELMAN, *Philosophies premières et philosophie régressive*, dans *Dialectica*, N° 11 et Ch. PERELMAN et L. OLBRECHTS-TYTECA, *Logique et Rhétorique*, à paraître dans la « Revue Philosophique », janvier 1950.